

Mercredi 27 juin

C'ÉTAIT il y a trente ans... » Hé quoi! Cette rencontre à laquelle je songe, cette séparation, cette rencontre ou ce bonheur, c'était il y a trente ans? Et cela me paraît tout près, et je le toucherais presque de la main. La peau de chagrin du temps s'est rétrécie. Si j'avais seulement devant moi la moitié de ces années qui pourtant tiennent sous mon regard comme la minute d'une journée...

C'est ce qui nous remet sans cesse le nez sur la mort, c'est cette jauge qui nous sert à mesurer le peu qui nous reste : si les tranches de passé d'une longue vie nous paraissent à la fois si proches et si courtes, si elles ont duré si peu, et si ce qui nous en sépare, et qui est pourtant un gouffre d'années, ne nous semble plus être que ce fossé qu'un enfant sauterait d'un bond, alors ce qui me sépare de ma dernière pensée, de mon dernier regard, de ma dernière aspiration, de mon dernier souffle, qu'est-ce donc, sinon ce que recouvre une expression telle que « un peu de temps encore »?

Est-ce l'approche de l'éternité qui fausse la perspective, — ou au contraire nous rétablit-elle dans ce qui est, dans

ce présent qui faisait dire au Christ : « Avant qu'Abraham fût, je suis ! » Et nous aussi, nous n'avons pas été, nous ne serons pas — nous sommes.

A dire vrai, ce qui nous paraît si proche, ces longues périodes qui dans notre souvenir ont la brièveté de l'instant, ce sont les époques qui ont suivi la maturité, c'est tout ce qui se situe sur le versant déclinant vers la vieillesse : c'est cela qui tout en étant déjà si lointain me paraît être de l'histoire récente. Je me livre à des comparaisons. Je me dis par exemple : « Il y a trente ans, j'ai subi cette opération où il y allait de la vie pour moi, et cela me semble d'hier. Or le second Empire n'a duré que dix-huit ans... »

Le commencement de mon déclin semble donc tout proche. En revanche, l'enfance et la première jeunesse ne m'apparaissent plus que dans un éloignement d'étoiles. Et encore ne les découvrons-nous que comme ces étoiles réfléchies dans l'eau d'un puits très profond. Ainsi c'est au-dedans de nous que notre enfance souffrante et pensive brille de son doux feu éteint depuis tant d'années. Et il est là pourtant, qui luit à la fois au-dedans de nous et à une distance incommensurable.

Et de même le jeune homme que je fus, il est englouti dans le même abîme de temps que le petit garçon. Ah ! lui aussi qu'il me paraît loin ! Et j'en suis comme séparé par une foule qui les presse, l'enfant et le jeune homme, — une foule où je ne reconnais les visages que dans le cercle le plus proche qui les entoure, oncles ou cousins, maîtres, camarades... Mais ce qu'il y a de commun à tout ce monde-là, c'est la mort. Tout le monde est mort de ces témoins. Aurais-je la naïveté de m'en étonner, alors que le général Weygand survit seul des confrères qui votèrent pour moi en 1933 ? Or c'est des vivants de 1895 et de 1900 que je parle en ce moment.

Que l'humanité se compose d'infiniment plus de morts que de vivants, c'est une vérité abstraite et qui ne frappe pas. Mais appliquée à notre propre vie, quand c'est notre propre vie qui est peuplée de tant de morts, alors nous nous confondons nous-mêmes avec ces ombres, nous devenons l'une d'elles, nous errons à travers cette foule muette et innombrable ; et le visage qui s'en détache, ce n'est pas toujours celui d'un grand amour, mais celui d'un camarade dont nous ne nous rappelons pas le prénom, d'une servante qui s'appelait Octavie et qui nous racontait une certaine histoire, toujours la même : *La Montagne verte...*

J'ai souvent pensé à ce titre d'un roman de Fogazzaro : *Un petit monde d'autrefois*. Ce pourrait être le titre du roman que je serais capable d'écrire aujourd'hui, si j'en

avais le goût et la patience, et qui ne serait plus, comme mes autres romans, l'histoire transposée de mon propre cœur et de mon propre corps, mais qui ressusciterait les habitants du bourg landais de mes vacances, il y a soixante-dix ans. Chacune de ces maisons, sur la grand-place, je puis la repeupler de ceux qui l'habitaient alors. Et comment l'enfant que j'étais a-t-il observé, compris, retenu toutes ces histoires dont beaucoup n'étaient pas des histoires d'enfant ?

Ce village est dans ma pensée un monde dont toutes les figures pourraient être mues à heure fixe, comme celles des horloges d'autrefois. Le presbytère à lui seul : J'y vois se succéder les prêtres, que ma mère jugeait, qui avaient leur cote, pour l'apostolat, pour le zèle, pour la piété — et même pour la sainteté.

Mais il n'est pas nécessaire d'avoir vécu avec ces morts ni même d'avoir été leur contemporain pour les tenir tous rassemblés dans une seule pensée, comme je serrerais dans ma main une poignée de grain. En vérité, les habitants de ce village auquel je songe, et dont je pourrais raconter l'histoire, me sont moins connus que le père, que la sœur, que le frère, que les amis d'Eugénie et de Maurice de Guérin. Je connais l'histoire du Cayla d'il y a cent vingt ans et tous les secrets que ses habitants se cachaient les uns aux autres : je les connais mieux qu'ils ne se connaissaient entre eux. Je m'étais un peu éloigné d'eux ; mais Jean Calvet, le conservateur du musée du Cayla, m'a envoyé le tome second des lettres d'Eugénie de Guérin, celles de 1839, qui ont suivi la mort de Maurice. Ah non ! Je n'avais rien oublié des Guérin. Mais j'étais moins frappé naguère par cette connaissance que nous avons des secrets de chacun. L'ardente et innocente Eugénie pressent-elle la vraie raison de l'attachement que lui voue la baronne de Maistre, et que c'est Maurice que cette femme désespérée essaie de retrouver dans Eugénie ?

J'y reviendrai. Aujourd'hui, je ne voulais que mettre l'accent sur cette connaissance par le dedans, pareille à celle que Dieu a de ses créatures et que nous pouvons avoir d'un groupe humain retourné en poussière depuis plus d'un siècle : microcosmes où les passions les plus troubles sont comme transposées et purifiées, passant à travers ce diamant : le cœur d'Eugénie. Cette histoire déchirante des Guérin ne me paraît pas plus éloignée dans le temps que, dans l'espace, le Cayla ne l'est de Malagar que mon arrière-grand-père venait d'acheter en ces années-là.

Le temps se défait autour de nous alors que nous lui appartenons encore, de sorte que les êtres et les choses

de notre passé et même de ce qui l'a précédé ne sont plus séparés et se rejoignent dans un présent éternel. Moi qui ai tant de mal à imaginer la vie en Dieu et qui me méfie des représentations consolantes et naïves que s'en donne une Eugénie de Guérin, il m'arrive pourtant de concevoir ce que sera cet instant qui ne passera pas...